

# Prix Moselly 2002

## Le Cadet

par Josette MORLON-CODRON

*" Qu'importe à ceux du firmament  
qu'on soit mouche ou bien Président ? "*

Il descendit le premier de la voiture de tête, posa fermement le pied gauche sur le quai, s'assura de sa stabilité et maintint la barre cuivrée aussi longtemps qu'il le put.

Tandis qu'il poussait un "ouf !" de soulagement, la locomotive rendait son dernier soupir de terminus, plainte langoureuse, fierté d'avoir mené à bon port des vagues inhabituelles de villageois endimanchés. Il se laissa d'abord engloutir puis bercer dans cette houle enjouée et volubile, se demandant bien où elle le ferait accoster.

Soudain, le flux se brisa. Des habitués filèrent comme des flèches, droit devant. D'autres, attendus, échangèrent courbettes et coups de chapeau. Cris de joie, sourires généreux, parfums étales, noms de famille offerts sans pudeur à la face du monde. Il ne sut plus où donner du regard. Il serra son mouchoir au fond de sa poche droite. Trac incompréhensible de l'acteur qui connaît, pourtant, son rôle par cœur et s'attarde en coulisse.

L'oignon nerveusement sorti de son gousset - on ne se refait pas - lui assurait une bonne avance au rendez-vous. Fierté de pouvoir accorder sa confiance à la minute près, à la ponctualité du Chemin de Fer de l'Est. Cela n'était pas le cas -il s'en plaignait assez à Saulxures- du temps élastique des sonneries de vêpres et angélus.

Tout petit sous cette grande verrière, personne ne le regardait. Anonyme il se retrouvait. Insignifiant.

Il reçut en plein cœur la subite et douloureuse révélation d'une identité vacillante. Son nom, ou plutôt son surnom, lui sauta d'un coup à la figure. Son nom était tout simplement ridicule. Plus grave encore, pour la première fois de sa vie, il réalisa qu'il en était dépourvu. Sans nom, tel un nouveau-né, secoué par les vagues d'un monde mystérieux, une évidence s'imposait

*"Je ne suis qu'un rang dans la fratrie, le cadet depuis quarante-deux ans bien sonnés."*

Etre cadet, ça vous colle à la peau, ça peut vous étouffer ou vous rendre grand avant l'âge avec tous ces regards qui vous envisagent s'ils ne vous dévisagent pas. Fouillant dans le noyau infrangible du mystère qui n'appartenait qu'à lui, il alla jusqu'à douter de sa propre existence. Il se fit tout petit, souhaita prendre la place de son ombre, pouvoir s'y blottir, se cacher, disparaître d'ici et revenir au pays. On est d'un pays et on y reste...

Une blessure insistante au niveau des chevilles le fit examiner ses souliers craquant neufs. Un petit reste de terre encore humide, collée à la semelle, l'émut.



Le Cadet, brusquement redevenu Cadet, renoua le lien prêt à se rompre avec ses origines. Un sursaut d'estime de soi et la certitude indéniable de s'inscrire dans une trame qui sans cesse se construit et se reconstruit, le précipita dans un élan irrépressible sur le devant de la scène.

Ambassadeur incognito de Saulxures-lès-Vannes, en ce 28 juin 1896, bientôt escorté du grand patron des Brasseries de Vézelize, il se préparait à vivre un moment de l'histoire nationale qui resterait marqué d'une croix, à tout jamais, sur son almanach.

La douleur lancinante aux chevilles se faisant plus discrète, il se redressa, et droit comme un i se dirigea vers la salle des pas perdus. Revers de la médaille du progrès, la verrière, Grande Dame débauchée du Chemin de Fer de Nancy dont on vantait le teint diaphane, affichait déjà des rides prématurées.

Une embellie le transporta d'aise. Il put identifier d'un seul coup d'œil l'arme, le régiment et même le grade de fringants militaires, sans nul doute débarqués tout exprès pour la manifestation.

Luxe inattendu, hauts-de-forme fraîchement lissés, élégamment perchés, chapeaux extravagants de dames vaporeuses, tout ce beau monde affichait un art de vivre allègre et dansant. On les eût dits acteurs d'une fête perpétuelle sur une scène sans limite.

Pris à son propre rôle, il les rejoignit.

Le temps s'abolit, se fit précieuse intimité, offrande à son être neuf.

Le Cadet, n'était après tout qu'un nom d'emprunt dans le grand théâtre de l'univers. Voyager -c'est ce qu'il avait lu dans les livres, et il le ressentait au plus intime de lui-même- vous donnait un surcroît d'humanité.

Une conclusion satisfaisante s'imposa. Après tout, mesurée à la densité du nombre des habitants

qui le nommaient ainsi, son identité était finalement une aubaine.

Les autres cadets, ceux de Saulxures et des villages voisins passés inaperçus, étaient plutôt à plaindre, eux.

Le Cadet, dans son fief, vivait comme un riche, même s'il ne l'était pas.

Du fin fond du canton on venait choisir, qui ses sabots, qui ses galoches, chez le Cadet. On venait semaine et dimanche boire une bière et faire son billard, chez le Cadet. On se faisait tailler la barbe pendant les heures de messe et un peu après, chez le Cadet. Mais surtout, le Cadet avait bâti sa renommée sur sa charge héréditaire de préposé municipal. Au signal du premier roulement de tambour le Cadet vous précipitait, toute affaire cessante, sur le

**TOUS CES OUTILS SONT VENDUS A LA GARANTIE ACIÉRÉS, ACIER FONDU ou ACIER CORROYER**  
*Tous ces Outils sont trempés par un nouveau procédé et garantis à toute épreuve*  
**NOUVELLE MONTURE DE V ET GOUGES**  
*10 fois supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour*  
*Inventée par H. GUYOT*

**1** Hache Picardie 7f  
**2** Monture et gouge 8f avec le V 12f  
**3** Hache à sabots 6f et 6f 50.  
**4** Hache 6f et 6f 25  
**5** Asseau 7f  
**6** Asseau 6f  
**7** Roucle à plaque 3f 75  
**8** Ferraire de 26 à 29 lignes 9f de 30 à 32 10f de 33 à 36 lig. 11f  
**9** Boucle simple 2f 25  
**10** Asseau 7f  
**11** Gouge à talon 4f  
**12** Rogne-courbe 2f  
**13** Vis de Sabotier 4f  
**14** Gouge à talon 4f  
**15** Monture et son V 6f avec V et gouges 8f  
**16** Tarrrière de 8 à 20 lignes 2 f.  
**17** Rogne droite avec ou sans douille 2f  
**18** Boutoir 2f 25 de 12 à 30 lignes  
**19** Cuiillère de 8 à 12 lign. 1f 75 de 13 à 18 lign. 2f de 19 à 24 lign. 2f 25  
**20** V simple 2f  
**21** Gouge à rainure plate 2f 25  
**22** Racloir 1f 15  
**23** Gouge pour former 1f  
**24** Serpette 0.60  
**25** V double 3f 50  
**26** Couteau 0f 60 à double biseau 0.60  
**27** Broder 50c  
**28** Percette 0f 60  
**29** Marteau sans manche 1f 25  
**30** Forme 2f 25  
**31** Rouannes 1f  
**32** Racloir pour semelle 0f 75 pièce  
**33** Arrache-Pointes 0f 50  
**34** Roulettes à Piquer 1f 25

**Pinces Suisses 3 fr., Tenailles 2 fr., Pierres du Levant 3 fr. et 4 fr. le kilog. Pierres de la Lorraine pour affûter de 50 c à 1 f. pièce, Limes pour V. 0 fr. 50.**  
 Tout retour d'outils devra m'être adressé franco gare la Souterraine et je réexpédierai franco.  
 Racloirs à Ressorts de 2 et 3/10 1 fr.; 4/10<sup>e</sup> à 1 fr. 20, de 5 à 6/10, 1 fr. 40 le mètre, etc.

Les outils du sabotier

pas de la porte, pour recueillir l'écume des nouvelles du monde. Si par malheur elles venaient à s'évaporer dans la nature, lorsque la veillée vous rassemblait, la précieuse rengaine "*Qu'est-ce qu'il a dit au juste, le Cadet ?*" faisait les langues se délier. Pour tout ça, dans son canton, le Cadet pouvait se redresser comme un coq.

Il fallait reconnaître que si le hasard de sa naissance avait amputé le Cadet de son véritable patronyme, replacé dans son coin de terre qui rassemblait serrées toutes les vies desquelles il descendait -on descend forcément de quelqu'un- le Cadet n'était pas à plaindre. Dans la famille, on avouait même sans forfanterie que sur le berceau du Cadet, les fées s'étaient penchées du bon côté et le Cadet, c'était forcément quelqu'un.

Au village, ceux qui, comme lui, se voyaient amputés de leur nom et prénom, avaient tous un compte à régler avec une cruelle fatalité, ce qui était loin d'être son cas.

Le Manchot avait beau savoir brandir la fourche comme pas deux à l'aide de son seul bras gauche, l'Aveugle vous signifiait fièrement que lors du siège de 70, Toul avait bien mérité de la Patrie, ces-deux là, et quelques autres, ne souffraient pas comparaison.

Le voyageur prit son courage à deux mains -on ne ramollissait pas les garçonnetts dans nos villages- et, tranquille comme Baptiste, avec des airs de cita-

din oisif, décida de repérer l'horloge extérieure. Monsieur Moreau, à l'heure dite, le cueillerait à la porte des arrivées et si la foule devenait trop dense, agiterait son chapeau.

Il avait de l'avance. Il salua comme des complices les aiguilles de l'imposante horloge. Rasséréné et affichant la fierté du valet qui marcherait dans quelques instants dans l'ombre du maître, il se mit à l'affût de joies nouvelles.

Divinement seul, personne ne faisant attention à lui, il se coula dans ce décor inouï, et se sentit mis en valeur. À n'en pas douter, on brassait l'argent ici, comme de la menue paille ailleurs.

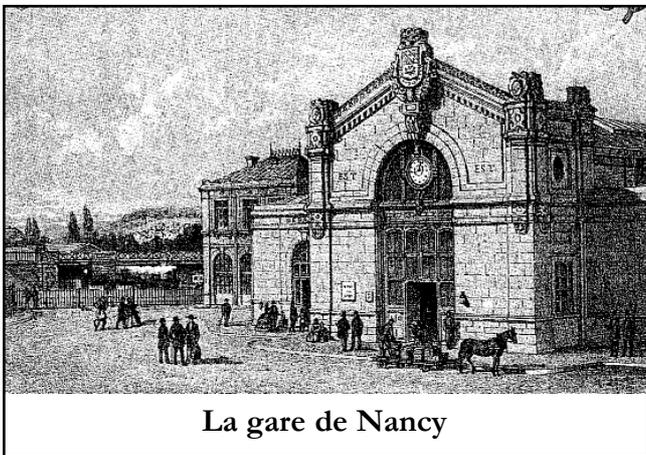
Hôtels cossus, square élégant, odeurs suaves, c'était donc ça, la ville. Clin d'œil ironique pour voyageurs initiés, la brasserie "Les Deux Hémisphères" vous signifiait que cette Place de la Gare depuis peu rebaptisée Place Thiers, rassemblait la quintessence du monde. Il crut, au loin, reconnaître des palmiers, ceux qui murmuraient à son oreille d'enfant le mystère des origines, lorsqu'il lui fallait au catéchisme dessiner le paradis.

La statue d'Adolphe Thiers trônait, vue d'ici, comme un reposoir de Fête-Dieu, union sacrée de fleurs rares et de tendre verdure, offrande des Nancéiens au Libérateur du Territoire.

Thiers avait, lui aussi, bien mérité sa statue.

À cette heure, midi au soleil sur la colline d'Housselmont, la plainte du gueulard de l'usine, à peine évanouie sur la colline d'Allamps, allait expirer dans la plaine. Les ouvriers allaient chausser leurs sabots et s'en retourner à leur foyer. Histoire de couper la côte en deux, les habitués du haut du village se ménageraient une halte au café. Aujourd'hui, le patron en désertant mystérieusement les lieux, savait qu'il ne se ferait pas que des amis mais il s'en fichait comme de sa première chemise.

Pour vivre en paix, il avait su jusqu'ici ne pas se mêler des affaires d'autrui et pour une fois, c'était



justice, entendait bien qu'autrui ne se mêlât pas des siennes. Avec une pointe de malice il imagina les verriers tirer la langue de leur gosier sec et fixer bouche-bée la pancarte "fermé exceptionnellement" puis se cogner au rideau de bois baissé comme un drapeau en berne. Le Jojo pour une fois, et ça n'est pas coutume, sucerait de la glace !

Dans la boutique, les fils, muets comme des carpes à leur établi, avaient juré de ne révéler à quiconque le mystère de ce voile de ténèbres. La mère et la fille resteraient cloîtrées à la cuisine. Le pacte était conclu, motus et bouche cousue !

Une jeune femme, grâce toute citadine, souleva entre pouce et index, un des arrondis de sa longue jupe et, plus preste et légère, héla d'un geste coutumier un fiacre découvert. Le Cadet imagina de semblables beautés sculptées entourer le médaillon du martyr de la République. On allait tout à l'heure les dévoiler aux bons patriotes lorrains.

De la commémoration on avait jaté tant et plus au café, le ton était monté et les discussions avaient failli plus d'une fois tourner au vinaigre.

Ernest Maillard, pas peu fier d'être le digne rejeton d'une lignée d'instituteurs, n'avait pas la langue dans sa poche et entendait bien passer pour un donneur de leçons. Les mauvaises langues disaient qu'il discourait comme Gambetta et qu'il était plutôt artiste qu'artisan. Cela voulait tout dire.

Il créait dans son atelier à Saulxures, des moules extravagants pour la clientèle fortunée de nos verreries. Il fréquentait, à ce qu'il paraît, des rapins nancéiens et sous leur influence, faisait du monument élevé à la mémoire du feu Président, une affaire d'artistes...

Chaque soir et ceci depuis plusieurs semaines, vous pouviez l'entendre vociférer des insultes à l'encontre de nos responsables républicains. Il disait pis que pendre de cette entreprise moderne de monuments funéraires. Dans le même sac, l'architecte André-Désiré Bourgon, la municipalité, certains curés, le sculpteur Victor Prouvé, les riches, les arro-

gants et même les ministres. Il les imaginait tous, présents en rangs d'oignons, indécents spectateurs de cet ultime enterrement de première classe.

Le Cadet qui avait à ses dépens appris à l'école le pouvoir du Verbe et sa potence, rentrait sa colère, baissait légèrement les paupières et se répétait dans sa petite tête la devise du parfait commerçant "*Bien faire et laisser dire*".

Fervent patriote lui-même, il partageait mordicus et en tête-à-tête seulement avec Monsieur Moreau, la thèse inverse. Tous deux applaudissaient l'idée grandiose d'un obélisque, fût-il modeste et en granit des Vosges. Il offrirait aux passants le profil de Sadi Carnot dans son médaillon de bronze, soutenu par la Force et la Paix, tel un impassible empereur romain. Ce monument servirait d'étendard lorrain à la réunification.

Hommes raisonnablement optimistes, ils pariaient sur l'avenir ; le sang des Lorrains n'aurait pas tout à fait coulé en vain.

Côté Maillard et ses émules du café, c'était un autre son de cloches. Cette place, aménagée Cours Léopold et baptisée place Carnot pour l'occasion, ne serait qu'un reflet falot de la place de la Concorde. "*Pourquoi vouloir péter plus haut... ?*" lançait Maillard en regardant le Cadet droit dans les yeux. Stoïque, le patron restait de glace et n'en finissait pas de se réjouir à l'idée d'un obélisque sur une avenue noire de monde, avec, en perspective, la sublime Porte Désilles, presque aussi impressionnante que l'Arc de Triomphe parisien.

Le mépris dans la voix de Maillard, sa fougue et sa manière habile d'avoir réponse à tout, rendaient le patron des lieux intérieurement chatouilleux ; il lui fallait cependant reconnaître que cet artisan, vêtu comme un artiste, grand amateur d'absinthe, élevait le niveau des conversations dans son café et, au fin fond de lui-même, ça le flattait. Modeste et discret, le cafetier était forcé de reconnaître que certains de ses clients n'avaient pas inventé la poudre. Les cultivateurs qui n'avaient pas peur des mots, disaient

d'eux qu'ils étaient "*bêtes à manger du foin*" et ils avaient bien raison.

Maillard, dans la dynastie des instituteurs, n'était pas fils à renier. Il savait tout sur tout. Pourtant il n'était jamais parvenu à résoudre le mystère des allées et venues de Monsieur Moreau au café du Cadet. Il se posait des questions, notamment lorsque le patron quittait en vitesse la salle de café pour descendre à la cave tirer la bière au tonneau, et personne dans l'assistance n'avait jamais pu l'éclairer. Il trouvait louche qu'un grand patron d'une de nos grandes brasseries, qu'un grand bourgeois de Nancy, passât des heures entières dans la cuisine enfumée d'un galochier de village. Cette hypothétique et énigmatique amitié en intriguait plus d'un, et Maillard en particulier.

En réalité, le maître aimait bavarder avec son disciple, pas suffisamment savant pour raisonner de travers, mais doué d'un jugement sûr et de cette sagesse proprement rurale qui sait flairer et démêler à l'instinct le Bien du Mal et le Vrai du Faux.

Pour couronner le tout, et Maillard ne pouvait s'en douter -mais ça n'était pas ses oignons- ces deux hommes, qu'un abîme séparait, étaient en réalité atteints au même degré du même virus politique. Complices, ils se moquaient des séniles barbons du Palais-Bourbon, pointaient du même doigt les affairistes enrichis qui, en privé auraient écorché un pou pour en avoir la peau, et, par-dessus tout, vouaient la même haine farouche aux anarchistes.

**Le monument en hommage à Sadi Carnot, place Carnot à Nancy (état initial)**



**Dans l'atelier de Victor Prouvé : la Force et la Paix qui entoureront le médaillon du président**



Quatre-vingts blessés à la Chambre des Députés, des bombes à répétition dans Paris, le sauvage assassinat du président par Caserio à Lyon \*... les structures fragiles de notre République étaient menacées.

Le Cadet, n'écoulant que son bon cœur et conscient de ses responsabilités municipales d'appareur, se jura, avec ses faibles forces, de soutenir la nation.

Un dimanche soir, lorsque le Jojo, qui avait trop fait la fête, arriva au café avec ses bottines à bascule et se mit à chanter "*Dansons la Ravachole* \*\*... *vive le son d'explosion*", le Cadet comprit d'un coup d'un seul que la gangrène anarchiste gagnait nos villages.

Il prit alors sa plus belle plume et à cette heure tardive et inhabituelle pour la paperasse, remplit illico et avec frénésie le bon de souscription.

Le petit artisan rejoignait, égalité républicaine oblige, la généreuse cohorte des donateurs des trois départements.

Sacrifice énorme pour le Cadet, mais, comme le disait déjà son père, "*les cercueils n'ont pas de poche*" et son père savait ce qu'il disait, puisqu'il les fabriquait.

Sadi Carnot franchirait le seuil du Panthéon lorrain, il aurait son monument.

Maillard qui aurait donné sa chemise au premier venu, se félicitait de ne pas avoir versé un sou aux souscriptions de toutes ces apothéoses et mausolées qui poussaient autour de lui depuis deux ans. Un monument aux inventeurs du pédalier à Bar-le-Duc, passe encore, mais des statues de Jeanne d'Arc à Domrémy puis à Mousson et demain à Carnot, ça tournait à l'épidémie !

"*Le Président n'en demande pas tant !*" hurlait Maillard qui ne désarmait pas. Les débats attiraient

d'autres clients au café du Cadet, et le Cadet ne se plaignait pas du spectacle.

L'artiste n'avait pas son pareil pour vous marteler des mots de feu qui laissaient une empreinte immédiate sur tous ces esprits malléables. On voyait alors progressivement l'auditoire s'aplatir sur les tables comme fer sous le marteau et les faces rougies piquer du nez dans leur verre. Maillard jubilait de voir progressivement les échines se courber, puis, d'un brutal revers de poing sur la table, les faisait sursauter et se redresser tandis que dansaient dangereusement les chopes de bière à demi pleines. Impressionnante carrure, barbe de Dieu le Père, accent de prédicateur zélé, les formules des curés qu'il ne fréquentait guère ne lui faisaient pas peur "*laissez les morts enterrer les morts, que Carnot repose en Paix...*"

Tandis que le voyageur mesurait le chemin parcouru entre les menaces de Maillard et la réalité présente en gare de Nancy, une tape amicale sur l'épaule le fit sursauter. Monsieur Moreau en chair et en os, sans concert de salamalecs, l'entraînait tout de go vers le lieu de la manifestation.

Bonheur de marcher au même pas, aussi proches que les deux doigts d'une seule main.

Joie de respirer ensemble cet air si particulier de la grand' ville, ses odeurs de poussière sèche et ses parfums subtils.

Parvenus tout près du but, le disciple étonna son maître. Il reconnut sur une autre superbe place et sans l'avoir jamais vu, Mathieu de Dombasle flanqué de sa glorieuse charrue araire. Il faut dire que les maîtres d'école avaient dans son sillon créé tant de dictées parsemées de "*chariot*" et de "*charrues*" et que le Cadet était plutôt bon élève.

\* Le 24 juin 1894, un anarchiste d'origine italienne, Santo Caserio, assassinait le président Sadi Carnot à Lyon. Il fut condamné à mort et guillotiné.

\*\* Ravachol, anarchiste français (1859-1892), auteur de nombreux attentats. Il fut guillotiné. Parodie de "Dansons la carmagnole", chant et ronde révolutionnaires.

Soudain par un hasard qui prit l'allure d'une effrayante apparition, il se trouva nez à nez avec le rejeton des hussards noirs de la République. Ernest Maillard, en personne, tournant manifestement le dos à la foule qui se pressait vers le cours Léopold, lança cette bourrade sonore :

*-"Alors Cadet ! Venu pleurer son Président ?"*

Une douleur, telle une lame acérée, transperça la poitrine du Cadet. Il fit mine de réajuster sa cravate et Monsieur Moreau, habitué des villes -seules les montagnes ne se rencontrent pas- prit la formule pour une marque amicale de reconnaissance.

Au café, de l'inauguration, on ne parla plus jamais. On y pensa souvent. La douleur d'hier élut domicile dans le présent.

Le Cadet regarda Maillard avec l'œil de l'adversaire.

À Toul depuis trente ans mais solidement enracinée à Saulxures lès Vannes, la lecture du Prix Moselly m'a toujours été familière. Professeur de lettres, j'ai encouragé mes élèves à participer à différents concours d'écriture. A la veille de la retraite, j'ai eu l'audace à mon tour de proposer quelques lignes à un jury.

Le sujet s'imposa tout naturellement. Cet été, je découvris dans le grenier familial une boîte de précieux documents : lettres, factures, actes de ventes... immobiles et figés. Ils attendaient sans doute que la curiosité d'un descendant les sortît de l'oubli et s'en emparât. J'eus ce privilège. Un cousin, passionné de généalogie, m'aida à démêler les branches du grand arbre touffu puisant ses racines à Saulxures au XVIII<sup>me</sup> siècle. Sabotiers, charpentiers, menuisiers pour les uns, maîtres d'école, artistes mouleurs pour les autres ...

Ces Grands Seigneurs en casquette et sabots, aux vêtements typés, fiers et passionnés travailleurs, s'étaient connus,

Ils ne le surent jamais, mais chacun perdit son nom. Maillard, chaque fois qu'il franchissait la porte étroite du café, se faisait traiter tout bas par le patron des lieux de "*Caserio*" et le Cadet devint dans le cercle restreint de Maillard, "*le Président*".

La Grande Histoire s'était glissée dans la petite histoire ; mais, imperturbable, l'eau sous le pont de l'Aroffe avait continué de couler.

Et comme les petits malheurs n'arrivent jamais seuls, au printemps suivant, Emile, le fils cadet du Cadet, courtisa Lucie, la benjamine des Maillard. Non sans mal, elle finit par devenir la femme du Cadet de la deuxième génération. Mais ceci est encore une autre histoire...

côtoyés, parfois opposés. Ils se trouvaient tous ici liés entre eux par des mariages qui avaient sans nul doute alimenté les " couarails " du quartier. L'autrefois devint subitement le présent, lorsque, parcourant le vieil album de photographies fanées, je pus mettre un visage sur l'écriture de lettres aux bords jaunis et aux signatures de manuscrits parcheminés. Je décidai de m'immiscer dans leur univers et glissai par effraction dans leurs pensées et leurs rêves, forte de quelques preuves que je tenais à portée de plume, et l'imagination fit le reste.

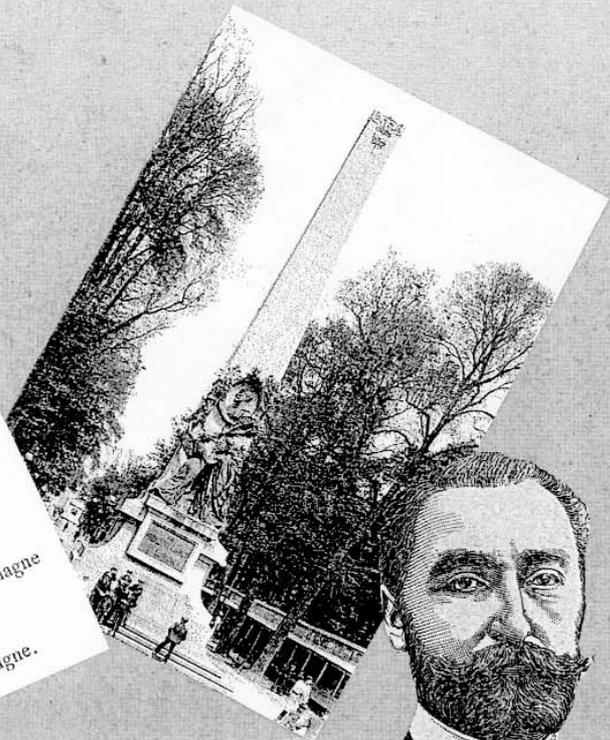
Le Cadet, rédigé sous forme de nouvelle, met en scène deux de mes arrière-grands-pères, contemporains de l'écrivain Emile Chénin dit Moselly. C'est en fait le premier chapitre d'une saga familiale non achevée. L'attribution du Prix dont le jury m'a fait l'honneur m'encourage à en poursuivre l'écriture... Que ces doctes lecteurs, critiques et impartiaux, trouvent ici l'expression de ma reconnaissance.

Josette MORLON-CODRON

Mais ce n'est point ainsi que je croyais, oh non,  
 Que Carnot franchirait le seuil du Panthéon.  
 Je le voyais en rêve, étincelant de gloire,  
 Disant aux nations de l'Univers entier :  
 Nous remportons en paix, sur l'Empereur altier  
 De la rude Allemagne, une insigne victoire !

Cet Empereur n'écrivit que tous les armements  
 De voisins à voisins sont de fols errements  
 Qui doivent disparaître ainsi que l'aigre haine  
 Qui s'est mise entre eux ; et, contre indemnité  
 Il s'offre d'abolir l'affreuse iniquité  
 Qui frappe les pays d'Alsace et de Lorraine.

Mais ce n'était qu'un rêve au mirage doré  
 Et récemment à Wœrth, le monarque abhoré  
 N'a-t-il pas dit, bien net : Moi, Kaiser d'Allemagne  
 Je n'admettrai jamais la rétrocession  
 Car, si je n'écoutais que mon obsession,  
 Je conquerrais l'empire entier de Charlemagne.



## CARTE D'INVITATION

à l'Inauguration du Monument Carnot, sur la place  
 le 3 Août 1896, à 4 heures, sous la Présidence  
 de la Commission Publique et des Beaux-Arts

Puisque c'était un rêve et que, hélas ! il ment,  
 Citoyens faisons tous en ce jour le serment  
 Que fit Sadi Carnot, le martyr héroïque,  
 Oui, disons comme lui : j'offre, ému, frémissant  
 Ma pensée et ma vie, en un mot tout mon sang,  
 S'il le faut, pour la France et pour la République.

TRIBU SADI CAR  
 et sur le pe  
 (COTÉ

*Pertransit benefaciendo.*  
 (Il a passé en faisant le bien).

Ainsi qu'un laboureur au geste large et lent,  
 Il jetait au sillon, sous un ciel bienveillant,  
 Le grain que nos aïeux, depuis quatre-vingt-treize,  
 Disputent, sac à sac, aux gels, aux ouragans,  
 Aux corbeaux qui, pillards éhontés, arrogants,  
 Sous les pas du semeur, se gorgent tout à l'aise.

Carnot se disait donc qu'aux jours de Messidor,  
 Ces petits grains seraient de joyeux épis d'or  
 Qui, sous l'acier bleuté des prestes moissonneuses,  
 Soudain se coucheraient en mille petits tas  
 Que nos Pères Conscriis, actuels potentats,  
 Heureux, distribueraient aux classes besogneuses.

Comme après un grand geste, élégant, mesuré,  
 Carnot portait sa vue au grand ciel azuré  
 Où l'oiselet gaulois chantait sa symphonie,  
 D'un cloaque boueux qui bordait le chemin,  
 Un monstre s'élança tout fiel et tout venin,  
 Et Carnot s'abaîtit en l'horrible agonie !

M  
 Cette Carte est rig  
 SOUVENIR  
 de l'Inauguration du Monument élevé à  
 SADI CARNOT